

[qui] court dans ses artères » et la « patrie » qu'il faut défendre « avant tout » (p. 134). Il est possible que cette péripétie, où l'affirmation d'une fibre patriotique a aussi comme enjeu de contester la barbarie guerrière, sonne comme un coup de théâtre et doive son existence au besoin de mettre fin d'une façon ou d'une autre à cette narration linéaire. Mais il est aussi envisageable que ce paradoxe s'explique par le rejet d'une conception trop naïve, voire illusoire, de la décivilisation : avant cela, Radémâr avait refusé de voir les problèmes de sorcellerie et de jalousie qui sévissent au village. Cette indécision sur le sens de la finale fait une partie du charme de ce récit. Plus qu'un roman qui défendrait une thèse précise, *Le « Décivilisé »* est un texte qui nous interroge et, entre autres, nous invite à revoir notre conception de la littérature coloniale et des rapports entre colonisés et colons.

L'introduction de Claire Riffard et de Roger Little, respectivement spécialistes de Madagascar et de la littérature coloniale, éclaire la biographie de l'auteur, le contexte de publication, la réception critique et les différentes interprétations suscitées par le roman. Elle précise en outre le rôle charnière que celui-ci a pu jouer dès sa publication en s'écartant de l'esthétique de roman colonial. Par ailleurs, l'insertion d'une carte de Madagascar situe le roman dans un cadre géographique. Les notes infra-paginales constituent un apport considérable à la compréhension du vocabulaire et des situations décrites. La bibliographie de Charles Renel offre une bonne matière pour ceux qui souhaitent entreprendre des recherches sur cette œuvre. La réédition de ce roman, accomplie à partir de l'édition originale de 1923, est d'autant plus appréciable que ce livre avait disparu des librairies depuis longtemps.

■ Laude NGADI MAISSA

SEGLER-MEßNER (SILKE) & TRESKOW (ISABELLA VON), ÉD., *GÉNOCIDE, ENFANCE ET ADOLESCENCE DANS LA LITTÉRATURE, LE DESSIN ET AU CINÉMA*. FRANKFURT A. M., BERLIN, BERN, BRUXELLES, NEW YORK, OXFORD, WIEN : PETER LANG, COLL. ZIVILISATIONEN & GESCHICHTE / CIVILIZATIONS & HISTORY / CIVILISATIONS & HISTOIRE – VOL. 26, 2014, 360 P., ILL. – ISBN 978-3-631-64761-5.

Les contributions réunies dans ce beau recueil sont issues d'un colloque tenu en janvier 2012 à l'Université de Hambourg. Cet imposant ensemble interdisciplinaire de dix-sept études vise deux objectifs : présenter la perception des mineurs confrontés à des violences collectives extrêmes comme la Shoah et le génocide des

Tutsis au Rwanda, ou les persécutions ; analyser la symbolisation et la représentation visuelle (cinématographique et graphique) ou littéraire (fiction, témoignage, poésie) de l'enfant et de l'adolescent. Les éditrices constatent que l'enfant, narrateur ou créateur, réel ou fictif, exprime ses interrogations et ses angoisses à travers des formes d'expression plurielles mettant au jour ses faiblesses mais aussi sa détermination face au milieu déshumanisant qui l'entoure.

L'ouvrage s'organise en trois parties : « Dans le camp », « Témoigner » et « La représentation de l'enfant et du jeune », chacune composée de quatre ou cinq articles et insérée entre une « ouverture », un « intermède » et une « clôture ». Omar Ette ouvre la réflexion en montrant, avec des exemples historiques, bibliques et romanesques, que les littératures du monde déploient des formes d'expérimentation « de et pour des formes de vie, de et pour le savoir sur “le vivre” » (p. 19). De la première partie, on retiendra les analyses de Catherine Milkovitch-Rioux et Isabelle Galichon qui s'intéressent aux *Poèmes écrits à Bergen-Belsen en 1944* de l'auteur juif polonais Jerzy Henryk Orłowski, devenu Uri Orlev, recueil publié en 2005 en hébreu, puis paru en français en 2011. Enfant du ghetto de Varsovie et du camp de concentration, le jeune Orlev n'a que douze ans lorsqu'il décrit sa vie quotidienne dans le camp sous forme de poèmes, laissant parfois libre cours à son imagination pour s'évader par les analogies et les métaphores, comme le note Milkovitch-Rioux. D'autre fois, la poésie d'Orlev, alors enfant, révèle plusieurs figures de la vulnérabilité que Galichon qualifie de « transcendante », « ontologique » et « structurelle ».

Dans le long intermède de Suzanne Kaplan, le passage vraiment intéressant est sans nul doute son approche de l'élaboration des affects et de la place des perceptions sensorielles dans le discours des survivants de la Shoah ou du génocide des Tutsis au Rwanda, quand ils racontent leur tragique expérience. La seconde partie de l'ouvrage se penche essentiellement sur l'écriture testimoniale, un genre littéraire en pleine évolution car il se trouve parfois à la croisée des chemins autobiographique et romanesque, comme l'explique Aurélie Kalisky. Transposant judicieusement le vécu de la persécution, des enfants victimes de la Shoah, devenus adultes, transforment ainsi l'expression d'un passé meurtri en une forme artistique et esthétique qui transcende la réalité de leur épreuve. Isabella von Treskow analyse avec minutie les procédés linguistiques, notamment ceux qui tendent « à illustrer la perspective de l'enfant pour la mettre en valeur » (p. 207), mis en place dans les témoignages d'Evelyne Krief et d'Hedwige Plaut, à propos de leur

passé de fillettes juives cachées pour éviter la déportation. Les recherches approfondies de Catalina Sagarra et Silke Segler-Meßner concernant le génocide des Tutsis au Rwanda se donnent pour objectif d'explorer la construction de la mémoire individuelle et collective d'enfants et d'adolescents rescapés des massacres. En s'appuyant sur l'étude de récits de survie, les auteurs arrivent à nous convaincre que ces jeunes, devenus adultes, n'ont qu'un désir, celui de « vivre, et de bien vivre » (p. 219) pour transmettre leur volonté d'aller de l'avant, en hommage à ceux qui ont péri. L'article de Josias Semujanga, qui explore les stratégies narratives dans *L'Aîné des orphelins* de Tierno Monémembo, assure la transition entre la deuxième partie de ce livre et la troisième, où il est tour à tour question de capter la parole de l'enfant, de comprendre sa puissante imagination, d'examiner son regard à la fois innocent et désabusé sur le monde et les gens qui l'entourent, et aussi de mettre en exer-gue la verbalisation de son expérience traumatique. Parmi les textes analysés, soulignons ceux de Jean Cayrol et de Sandra Jayat. La sobre « Berceuse à Auschwitz » de Pierre Morhange clôt l'ouvrage avec sensibilité.

Même si certains articles sont parfois trop longs, cette publication a le mérite de rassembler des contributions documentées qui s'emploient, chacune à leur façon, à faire ressortir les multiples formes artistiques et modes d'expression utilisés par les enfants victimes de génocide.

■ Valérie DUSAILLANT-FERNANDES

TOURÉ (ABOUBAKAR CYPRIEN), *LA GRIOTIQUE. MÉMOIRES ET RÉFLEXIONS*. PARIS : L'HARMATTAN – CÔTE D'IVOIRE, 2014, 180 P. – ISBN 978-2-343-02180-5.

À Abidjan, au début des années 1970, deux jeunes étudiants lancent la *griotique* et entendent ainsi apporter un souffle nouveau aux productions littéraires de leur continent, principalement aux récitals de poésie, alors en vogue, et au théâtre. S'inspirant de l'art du griot mandingue, Aboubakar Touré et Niangoran Porquet imaginent un jeu scénique totalisant danses, chants, voix, mimes, etc. et mènent ainsi l'expérience d'un art endogène, rejetant les influences occidentales ou coloniales. Il s'agit de reterritorialiser la pratique afin qu'elle réponde aux attentes de l'époque. Porquet introduit alors un néologisme *griotique* dans la presse locale (*Fraternité Matin*, 1974) ; il associe cette notion à celle d'*ivoirité*, dont on connaît